

En hommage à JMG Le Clézio, texte dit par Michèle Gazier à l'occasion de la soirée "Une saison de Nobel : JMG Le Clézio", organisée par Anny Romand et présentée à la SGDL le 27 mars 2014.

L'Association des lecteurs de JMG Le Clézio remercie l'écrivain Michèle Gazier pour l'autorisation de reproduire ici son hommage à JMG Le Clézio.

Jean-Marie Gustave le Clézio est le 13ème prix Nobel français de littérature. Avant lui Sully Prud'homme, Frédéric Mistral, Romain Rolland, Anatole France, Henri Bergson, Roger Martin du Gard, André Gide, François Mauriac, Albert Camus, Saint John Perse, Jean-Paul Sartre (qui l'a refusé), Claude Simon. Je ne vous parlerai pas du nobélisé, mais de l'écrivain, de l'homme, de l'ami.

Ma première rencontre avec JMG Le Clézio est le fruit de l'amitié. Lycéenne, j'échangeais une correspondance nourrie avec une amie partie à la montagne accompagner sa mère atteinte de tuberculose.

Nous étions en 1963 et elle m'écrivait qu'elle avait lu un livre extraordinaire que je devais lire toutes affaires cessantes, l'histoire d'un jeune homme Adam Pollo qui suivait un chien et avait une amie qui s'appelait Michèle, ce dernier détail voulant être sans doute le plus convaincant.

Je me suis procuré ce livre, le fameux *Procès-Verbal*, et je suis tombée dans l'écriture de Le Clézio, dans l'univers fantasque, provocateur de ce jeune homme inconnu qui s'était vu attribuer le prix Renaudot. Trop jeune pour être impressionnée par un prix littéraire quel qu'il soit, mais à un âge où la marginalité du personnage correspondait à mes propres interrogations, j'ai lu et relu *Le Procès-Verbal*.

Des années plus tard, en 1985, j'ai eu la chance de rencontrer JMG Le Clézio dans le cadre de mes nouvelles attributions de responsable des pages littéraires de *Télérama*. C'était chez lui à Nice, dans un vieil appartement près du port, dans l'immeuble où vivait aussi sa mère. Il venait de publier *Le Chercheur d'or* dont l'écriture est sans doute née du premier voyage des Le Clézio à l'île Maurice en 1980.

Je ne sais plus exactement ce qui nous a conduits à parler d'abord de littérature catalane. Plus exactement d'un livre que nous aimions également: *La Place du Diamant* de Mercé Rodoreda.

J'ai compris tout de suite que pour Jean-Marie Le Clézio, parler des livres qu'il aimait était une manière de se livrer en se protégeant. Il lui était visiblement plus facile de louer les livres d'autrui qu'il avait appréciés que de parler des siens. Mercé Rodoreda nous a permis d'en venir, en douceur, à ses livres à lui.

Ce jour-là, après l'entretien, alors qu'il me raccompagnait, sont arrivées une jeune femme brune et une petite fille, plutôt blonde dans une poussette. Jean-Marie Le Clézio nous a présentées: Jemia, sa femme, Anna, la plus jeune de ses filles. Et il me plaît de croire que c'est à cet instant qu'est née notre amitié familiale.

Depuis presque 30 ans, l'occasion nous a souvent été donnée de nous retrouver à propos de l'une ou l'autre de ses parutions, ou simplement entre nous, en famille.

Avec le temps, la confiance, le lien d'amitié fort qui me lie à Jemia, son épouse, il a accepté de me livrer plus facilement ses intentions d'écrivains, de commenter l'écriture

de ses livres et de me faire partager une lecture plus poussée, plus personnelle de son œuvre.

Il a même très généreusement accepté d'écrire à ma demande dans *Télérama*, de courts textes dont un, "Trois aventurières" a été repris ultérieurement dans le recueil *Cœur brûlé et autres romances* publié en 2000 aux éditions Gallimard. L'aventurière de son cœur, Alice, combattante du quotidien, n'était autre que sa cousine, celle-là même avec laquelle il correspondait, enfant, et qui lui racontait ce pays de Maurice qui lui était inconnu et pourtant si proche.

L'hebdomadaire *Télérama* dans lequel j'ai travaillé 24 ans a bénéficié des nombreux entretiens accordés par Le Clézio. Un film réalisé par Jacques Malaterre, et dont je suis l'auteur, dans la série *Un Siècle d'écrivains* nous a permis de revisiter son œuvre ensemble.

Au fil du temps, des rencontres, des voyages - au Mexique, pour le film, à l'île Maurice où il présidait le Prix Fanchette dans lequel mon mari, Pierre Lepape, et moi étions jurés -, il a éclairé pour nous, plus profondément, son parcours d'écriture. Et j'ai pu découvrir la géographie dans laquelle Le Clézio compose ses romans. Géographie essentielle dans son écriture. Un peu comme si les personnages sous sa plume naissaient des paysages réels.

Les lieux chez Le Clézio sont porteurs d'Histoire et d'histoires. Souvenons-nous du magnifique *Trois villes Saintes* racontant Chanchah, Tixcacal et Chum Pon, des pages de *Désert* consacrées aux couleurs, aux lumières du Sahara, aux évocations de la mer..., la liste serait longue des lieux à travers le monde qui, loin d'être des décors, sont des personnages à part entière de son œuvre.

La genèse d'une œuvre, ce qui pousse à publier un premier texte alors qu'on en a écrit en secret bien d'autres est souvent un mystère. Ainsi du *Procès-Verbal*. Pour le jeune Le Clézio, un désir de provocation, qui, dit-il, partait d'une sorte de canular - écouter et transcrire des conversations entendues dans les bistrotts qu'il fréquentait alors.

Désir de casser les rapports humains pétris d'indifférence. Je le cite: "*Je voulais que ça fasse du bruit. Ça en a fait, trop à mon goût, et je me suis ratatiné, caché.*"

Ce roman écrit à l'âge de 21-22 ans n'était en effet pas le premier de Le Clézio. L'écriture est pour lui depuis l'enfance le moyen d'aller au bout de ses rêves et de découvrir le monde.

Il aime rappeler qu'il écrivait ses premières fictions de petit garçon de 6, 7, 8 ans sur des carnets de rationnement de la guerre qui avaient, d'une certaine manière, la forme d'un livre.

Il imaginait des collections de ses œuvres dont les titres figuraient en annexe à ses écrits. Ecrits qu'il illustrait de dessins qui avaient des allures de bandes dessinées.

Cet amour des mots, de la lecture, de l'écriture, du dessin qui est une forme d'écriture, est sans doute le fruit de sa situation d'enfant né à Nice pendant la guerre, en 1940, dans une famille venue d'ailleurs, de l'île Maurice, où résidait encore une grande partie de la famille. L'enfant rêvait sur les mythiques 100 fenêtres de la maison familiale à Maurice, la fameuse Euréka qu'il n'a découverte que des lustres plus tard.

Chez lui depuis toujours, Nice cohabitait avec un ailleurs lointain raconté dans les lettres des cousins et cousines restés sur l'île, dont celles déjà citées de la cousine Alice,

magnifié sans doute par les grands parents et la mère qui entouraient l'enfant et son frère.

Et puis il y avait les livres... Les dictionnaires d'abord dont celui de la Conversation que j'ai vu trôner dans la bibliothèque maternelle.

L'enfant pouvait s'abimer des journées entières dans ses pages.

Ce goût des dictionnaires et des encyclopédies que nous partageons, Jean-Marie Le Clézio le garde toujours, et rares sont nos rencontres familiales où l'un des nous quatre n'a pas recours à l'un de ces lourds ouvrages pour éclairer, un mot, une idée, une histoire.

L'enfant Le Clézio lisait aussi des romans, anglais pour la plupart, Stevenson, bien sûr, et des récits d'aventure et de voyage. " On lit pour suspendre le temps", dit-il aujourd'hui.

Puis, à l'âge de huit ans, c'est la fin du monde clos, du cocon familial, féminin de la mère et de l'aïeule. La mère et ses deux fils partent pour un grand voyage, en Afrique pour y rejoindre le père qui y exerce la médecine dans la brousse.

Deux versions, existent de ce voyage:

Un récit d'enfance, écrit à chaud par l'enfant Le Clézio: *Oradi* précieusement conservé dans la bibliothèque maternelle et dont on feuillette quelques pages dans le film qui lui est consacré.

Et quatre décennies plus tard, *Onitsba*, premier roman africain de l'auteur qui publiera quelques années plus tard *L'Africain* (Mercure de France), un récit sur son père.

L'Afrique qui le marque alors en profondeur, est aussi au cœur de "Une femme sans identité", la deuxième *novella* du recueil *Tempête* qui paraît ce printemps aux éditions Gallimard.

Nos conversations au fil des publications, pour l'écriture du film ou la rédaction d'articles thématiques pour les excellents *Cahiers Le Clézio*, m'ont permis de dégager une ligne de continuité dans son œuvre, et ce malgré une critique récurrente qui s'attache à scinder en deux l'œuvre de l'écrivain. Il y aurait, lit-on très souvent, deux Le Clézio.

L'un des premiers romans, *Le Procès-Verbal* et les livres qui ont suivi: *La Fièvre*, *le Déluge*, *Terra amata*, *le Livre des fuites*, *La Guerre*, pour n'en citer que quelques uns, dans lesquels l'écrivain ouvre de nouvelles voies au roman moderne, et se livre à une interrogation angoissée, violente de la vie, des villes, du monde contemporain. Le Clézio y développe une écriture d'avant garde, aux frontières des genres définis (roman, essai, récit, poésie).

L'autre, des livres de sérénité, de quête d'ailleurs, de retour aux origines, de nostalgie du passé et d'aube des peuples (titre donné par JMG à une collection qu'il dirigeait avec Jean Grosjean). L'écriture ici, retrouve le rythme, le phrasé du conte, de la poésie, dans les marges d'une prose qui se nourrit aux sources de la musique, de la beauté.

En dehors du *Procès-Verbal* dont on connaît l'immense succès, les livres de cette première manière, considérés comme plus difficiles, plus ambitieux aussi dans leur recherche formelle, ne trouvent vraiment grâce qu'aux yeux de lecteurs attirés par une littérature exigeante. Le grand public, lui, les a souvent boudés. Ils n'en sont pas moins l'assise, le terreau d'une œuvre qui s'enracine là et qui fleurit ailleurs.

Riche de sa révolte, de son rejet d'une modernité aliénante, Le Clézio a cessé de se battre avec les enfers de ses premiers récits et romans pour chercher d'autres territoires, d'autres issues, pour aller si ce n'est vers un apaisement du moins vers une quête de pureté, vers des paradis perdus, des ailleurs.

Le livre de passage, emblématique de cette deuxième manière leclézienne est *Désert* (1980).

Que s'est-il passé dans la vie de l'auteur entre les deux mouvements de cette même écriture?

Jean-Marie Le Clézio a voyagé, il est allé en Amérique latine, au Panama, a rencontré les indiens, a épousé Jemia, sa femme d'origine marocaine, s'est installé au Mexique avec elle et leurs deux filles, a fait en 1980 après la réception de son prix Paul Morand, son premier voyage à Maurice.

Lorsque nous avons préparé le film, j'ai demandé à Jean-Marie Le Clézio les lieux qu'il avait envie de montrer, les images de son univers qu'il souhaitait faire partager aux spectateurs-lecteurs auxquels il était destiné.

Nice, bien sûr, la ville de l'enfance, de la mère, la ville où il revenait sans cesse de ses voyages, où de retour du Panama, il avait amarré une pirogue dans le port. Nice la ville où a brûlé sa révolte, où est né Adam Pollo.

La production proposait un autre lieu, un de ses ailleurs. Maurice ou le Mexique ? Il a choisi le Mexique, comme on choisit une terre amie, en dehors de tout héritage familial. En dehors de Maurice où s'était jouée une histoire de famille, de spoliation racontée dans *Le Chercheur d'or* et *Voyage à Rodrigues*, et qu'il ne souhaitait pas aborder dans ce portrait.

Nous sommes donc allés au Mexique, dans le Michoacan, sur la *meseta* tarasque. Nous y avons rencontré ses amis. Des Indiens qui vivent dans les cendres noires du Paricutin, un volcan né en 1943 et dont la lave a tout envahi, un *tarepiti*, vieux sage indien d'une pauvreté absolue à qui le village confie de faire respecter la loi, un grand historien mexicain, don Luis Gonzales.

Un choix qui n'est pas anodin. Qui dit ce goût profond de Le Clézio pour la simplicité, l'authenticité, la mémoire. Je peux dire que durant ces journées de tournage au Mexique, j'ai vu un homme heureux en accord profond avec lui-même. D'une certaine manière dans son élément à la fois de vie et d'écriture.

"Quand on est happé par le Mexique, m'a-t-il dit alors, on peut oublier la mer". Ailleurs dans son œuvre, il fait un parallèle entre le désert et la mer, ces paysages immenses et vierges que l'homme n'a pas violés ou du moins dans lesquels ses traces se sont effacées.

Le Mexique l'a conduit à traduire des textes anciens, *Les Prophéties du Chilam Balam*, bible des Mayas, puis à écrire *Le Rêve mexicain* et *La Fête chantée*, deux essais sur la destruction des civilisations anciennes au nom de la conquête, de la modernité.

Toute la thématique romanesque de Le Clézio est là. Le rêve d'un paradis perdu que les civilisations anciennes préservaient, la violence de la culture sur la nature.

L'articulation logique avec ses premiers écrits est une évidence. L'homme qui rêve de pureté et de nature est aussi celui qui se révolte. Dans un premier temps, il ne voyait que la nuit, dans un deuxième, il va vers la lumière en combattant la nuit. Et même si le combat est rude, il sait que la lumière existe. Le passage de l'écriture avant-gardiste à celle de conteur accompagne ce mouvement. On ne dit pas la quête d'absolue, de

sérénité dans la langue violente fracassée de la rupture. On doit apprivoiser le lecteur dans le mouvement ample et coloré de la langue.

Souvent les personnages féminins incarnent au plus près cette aliénation et cette révolte. On se souvient des jeunes filles de *La Ronde et autres faits divers*, chez qui le désespoir est plus fort que la révolte, de Lalla la jeune femme de *Désert* qui quitte le vrai grand soleil de son pays brûlé pour les projecteurs du mensonge urbain, de *Poisson d'or* à la recherche d'une vie qui lui appartienne, de la narratrice d'"une femme sans identité" deuxième *novella* de *Tempête*.

Pour Le Clézio, l'enfance est l'aube des êtres comme la nature vierge et les premiers individus étaient l'aube des peuples.

"Un jour un enfant viendra qui changera le monde", dit-il à Tony Gatlif avec lequel il a choisi de dialoguer dans notre film.

Et nombreux sont les enfants dans l'œuvre de Le Clézio. Enfants rêveurs, poètes, voyants, enfants perdus et tendres qui, leur vie durant, tenteront de retrouver l'émerveillement des premières fois.

Tempête, la première des deux *novellas* de son dernier livre traite une fois encore de l'enfance.

June est une petite fille sur le point de quitter le monde de l'enfance. Une petite fille à la frontière du temps de l'innocence. Et le regard de Philip Kyo, ce voyageur sans bagage, marqué au sceau de l'infamie pour avoir assisté sans bouger à un viol, et qui vient retrouver sur l'île d'Udo les souvenirs d'un amour que la mer lui a ravi, hésite entre une rude tendresse paternelle, ce que croit, attend June, et une forme plus adulte d'aimer.

A propos d'*Onitsba*, et de l'enfant qu'il était lors de ce premier voyage en Afrique, il évoque "la découverte du langage de la nature, des orages, des termitières, des fourmis sur les limonettes."

Et l'on peut penser en le lisant qu'écrire dans le fond, c'est peut-être pour lui retrouver à travers l'émotion de l'écriture, à travers la beauté du langage et l'harmonie des sons, cette innocence perdue des êtres et des civilisations, la voix pure d'un monde animal et végétal.

Comme si dans les mots, les noms propres qu'il aime citer, les noms des choses dans leur précision et leur poésie renfermaient les secrets du monde, des secrets de vie.

Il serait réducteur de dire comme cela fut parfois dit, que Le Clézio développe une pensée écologiste.

Son goût de l'ailleurs, des ailleurs, sa sympathie pour les peuples opprimés, pour une vie comme l'imaginait Rousseau sont ancrés en lui. Il n'y a en cela rien de démonstratif. Juste l'expression d'une manière de vivre et voir le monde sans lien avec le politiquement correct ou une quelconque mode verte.

Sans doute ses origines mauriciennes lointaines et magnifiées par la distance et les récits familiaux ont-elles donné à Le Clézio le sentiment de n'être de nulle part.

Ni de Nice où il est né par hasard, ni de Maurice où les siens ont été écartés, ni de Bretagne d'où ses aïeux, au 17^{ème} siècle, sont partis chercher fortune, à l'aventure sur les mers.

Il a épousé aussi la cause de Jemia, descendante des hommes bleus du désert, héritière d'une culture nomade.

Elle est dans plusieurs de ses livres, comme le sont ses proches.

Et c'est avec elle qu'il a écrit *Gens des nuages*, sur les traces de la famille de Jemia, et *Sirandanes*, un petit livre sur les proverbes créoles de Maurice, deux textes qui mêlent pudiquement l'intime et l'ailleurs. Plus exactement l'intime de l'ailleurs.

Egalement déracinés, Jemia et Jean-Marie Le Clézio sont de nulle part et de partout dans le monde. L'identité de l'écrivain confronté à l'errance ne peut alors se fonder que dans son écriture.

Il est du territoire de ses rêves, de ses voyages, de ses livres.

Dans une de nos conversations, JMG me disait à propos de son écriture: "Ecrire un livre, c'est inventer un autre temps. On met sa vie dans un livre, on met le nom de gens qui vous sont chers. Dans la vie, je me sens souvent en porte à faux. Je suis sans communauté. Mais c'est cette liberté qui me permet de passer au-dessus des frontières."

Michèle Gazier, 27 mars 2014.

Pour citer ce texte : Michèle Gazier, « Hommage à JMG Le Clézio », le 27 mars 2014, Paris, publié sur le site de l'Association des lecteurs de JMG Le Clézio.